

LE ROI MYSTERE

GASTON LEROUX

LE ROI MYSTERE

[Pages de titre](#)

[LE ROI MYSTÈRE](#)

[PRÉFACE](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)

[LA PUISSANCE DES](#)

[TÉNÈBRES](#)

[DEUXIÈME PARTIE](#)

[LA PETITE MAISON DE LA](#)

[RUE DES SAULES](#)

[TROISIÈME PARTIE](#)

[« TU TE RÉVEILLERAS](#)

[D'ENTRE LES MORTS »](#)

[Page de copyright](#)

LE ROI MYSTÈRE

Le
Matin
24
octobre
1908 au
9
février
1909

Table des
matières

PRÉFACE

.....5

PREMIÈRE PARTIE LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES9

I QUELQUE CHOSE BRILLE DANS LA
NUIT..... 10

II DEUX GENTILSHOMMES

SOUPAIENT 14

III R. C.

?.....22

IV OÙ M. LE PROCUREUR IMPÉRIAL
COMMENCE À

CROIRE À L'EXISTENCE DU ROI MYSTÈRE.....	29
V LE SERVICE DU ROI.....	..38
VI SUITE DE L'HISTOIRE DE M. PROSPER ET DE M. DENIS	46
VII UN HOMME QUI ATTEND QU'ON LE TUE	62
VIII LE ROI	74
IX UN HOMME D'AFFAIRES.....82
X « TU TE RÉVEILLERAS D'ENTRE LES MORTS ».....	101
XI OÙ LE PÈRE SAINT-FRANÇOIS A QUELQUE CHOSE À DIRE AU BOURREAU	1
14	
XII « MONSIEUR ! JE NE VOUS CONNAIS PAS ! »	123
XIII MADEMOISELLE DESJARDIES	130
XIV LE SERMENT 145
XV BENVENUTO CELLINI	153
DEUXIÈME PARTIE LA PETITE MAISON DE LA RUE	

DES SAULES.....	
.....	166
I LA COLÈRE DE SINNAMARI	
.....	167
II OÙ APRÈS AVOIR FAIT LE JEU DE TOUT LE MONDE, DIXMER COMMENCE À JOUER LE SIEN	179
III DIXMER ABAT SES CARTES	
.....	187
IV L'AMATEUR DE PERROQUETS	
.....	199
V OÙ LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE DE M ^{lle} LILIANE D'ANJOU, ET OÙ M ^{lle} LILIANE D'ANJOU FAIT LA CONNAISSANCE DU COMTE DE TERAMO-GIRGENTI	
.....	
.....	218
VI VERS LE PASSÉ	
.....	
.....	225
VII OÙ DIXMER COMMENCE À REGRETTER D'AVOIR MONTRÉ SON JEU	
.....	
.....	240
VIII LA GRANDE HOSTELLERIE DE LA MAPPEMONDE .	254
IX LES AVENTURES DE SALOMON	
.....	267

X « TU ES LA MARGUERITE DES MARGUERITES ! TU ES LA PERLE DES VALOIS ! »	274
XI LA PETITE MAISON DE LA RUE DES SAULES.....	295
XII L'APPARITION	
.....	
312	
XIII LE VENTRE DE PARIS	
.....	328
XIV OÙ IL EST PROUVÉ QUE PHILIBERT WAT A BON CŒUR.....	
.....	343
XV LE LION AMOUREUX	
.....	357
XVI LE TROISIÈME SOUHAIT	
.....	371
XVII DE DIFFÉRENTS ÉVÉNEMENTS QUI SE PASSÈRENT CE SOIR-LÀ DANS L'ATELIER DE ROBERT PASCAL	381
XVIII LE SIFFLET DU PROFESSEUR	
.....	388
XIX LA MOUNA	
.....	
.....	396
XX TRAQUENARDS	
.....	4
04	
TROISIÈME PARTIE « TU TE RÉVEILLERAS D'ENTRE LES MORTS »	
.....	
..	414

I UNE FÊTE CHEZ LE COMTE DE TERAMO-GIRGENTI ...	415
II OÙ CERTAINS CONVIVES DU COMTE DE TERAMO- GIRGENTI COMMENCENT À ÊTRE FORT INTÉRESSÉS PAR UNE VIEILLE HISTOIRE.....	429
III IL FAUT RENDRE LES ENFANTS À LEUR PÈRE	443
- 3 -	
IV OÙ IL EST QUESTION DES SUITES D'UN DÉJEUNER DE GARÇON.....	452
V SUITE DES SUITES D'UN DÉJEUNER DE GARÇON	459
VI DANS LEQUEL LE PROFESSEUR S'APERÇOIT QU'ON LUI A COUPÉ LE SIFFLET.....	472
VII FACE À FACE	485
VIII LE DÉSESPOIR DU PROFESSEUR	496
IX DANS LA « PROFONDE »	502
X UNE CONSPIRATION À CENT CINQUANTE MÈTRES SOUS TERRE	517

XI OÙ NOUS APPRENONS QUE M ^{lle} DESJARDIES N'EST PAS ENCORE AU BOUT DE SES PEINES	524
XII DANS L'ANTRE DU LION.....	533
XIII M. EUSTACHE GRIMM EST INVITÉ À DÉJEUNER EN VILLE	547
XIV UNE LECTURE CONSOLANTE	554
XV PLAISIR D'AMOUR NE DURE QU'UN INSTANT	563
XVI TU TE RÉVEILLERAS D'ENTRE LES MORTS.....	572
XVII À LA FIN DUQUEL M. MACALLAN SE DÉCLARE DÉGOÛTÉ DE LA VIE ET LE PROUVE	590

PRÉFACE

UN « FILET » ÉTRANGE QUI DONNE
À L'AUTEUR

L'OCCASION D'UNE
PRÉFACE

Dans la préface qu'il a écrite sur le frontispice de la plus belle histoire du monde, l'auteur des *Trois Mousquetaires*, notre père à tous, nous raconte comment, compulsant de vieux ouvrages à la Bibliothèque Royale, il tomba sur ces noms singuliers : Athos, Porthos et Aramis, combien son esprit en fut frappé, et de quelle façon il rechercha à qui ils avaient pu appartenir, et comment, l'ayant su, il fut conduit à publier les plus merveilleuses aventures qui soient. Les temps héroïques sont passés, il ne reste plus rien à découvrir dans les bibliothèques et il n'y a plus d'Alexandre Dumas. La seule ressource qui nous reste est le reportage qui ne compulse pas les livres, mais qui est une façon de compulser la vie, la vie contemporaine. Cette occupation - le reportage - me conduisit,

moi aussi, à une curieuse découverte, point de départ de recherches qui, pour ne s'être point passées dans les livres, n'en furent pas moins intéressantes. Un jour que, désireux de remonter à l'origine de cette grave affaire politique et judiciaire, toujours restée un peu obscure, qui, dans les dernières années du Second Empire, occupa un moment l'opinion sous ce titre : « Le scandale des chemins de fer ottomans », je feuilletais la collection des plus vieux numéros du journal *L'Époque*, mon attention fut retenue par un « filet » au-dessus duquel se détachaient, en grosses majuscules, ces deux lettres R. C., suivies d'un énorme point d'interrogation.

- 5 -

Voici, textuellement, ce que je lus : « Si nous étions moins occupés du drame qui se joue en ce moment devant le Corps Législatif, l'opinion publique daignerait peut-être s'étonner du fait unique qui s'est passé ce matin, place de la Roquette. On n'a pas oublié que Desjardies attend à la Grande-Roquette le couteau de M. de Paris. Eh bien ! Nous pouvons affirmer que, la nuit dernière, le couteau est venu. La presse, chose curieuse et

sans précédent, n'avait pas été prévenue ;
cependant, on
procédait au montage de la guillotine vers
quatre heures et
demie du matin. Dès les premiers rayons de
l'aube, le bourreau
et ses aides démontaient la sanglante
machine sans avoir
exécuté personne. Les ordres relatifs à
l'exécution avaient-ils été
mal donnés ou mal compris ? L'empereur,
après avoir rejeté la
grâce de Desjardies, l'aurait-il accordée tout
à coup et se serait-
il, contrairement à tous les usages, entremis
pour arrêter le
cours suprême de la justice ? Il ne faut pas
oublier que
Desjardies est la première victime du
scandale des chemins de
fer ottomans, et, malgré son abominable
assassinat, n'est peut-
être point le plus coupable. Il y en a d'autres
qui ont tué ; cela ne
fait point de doute... d'autres que la justice
impériale ne
découvrira jamais... et qui garderont leur tête
sur leurs épaules.
En haut lieu, aurait-on eu quelque tardif
remords au moment de
sacrifier l'une des personnalités en somme
les moins
compromises dans ce prodigieux tripotage
financier ?

» En somme, on ne sait que penser, ni
même qu'inventer

devant ce fait indéniable : le bourreau qui
vient et qui s'en
retourne comme il est venu, les mains dans
les poches et le
panier vide ! Le moins bizarre de l'histoire
n'est point la
découverte que l'on a faite de deux lettres
cabalistiques peintes
en rouge sur la grande porte de la prison : R.
C. Que signifient
ces initiales ? Qui nous le dira ?

» Personne ! Car personne n'a le temps
de s'occuper

d'autre chose que de la tragi-comédie que
l'on est en train de
nous monter dans les coulisses du Palais-
Bourbon ! »

- 6 -

Très intéressé par ces lignes étranges,
je me mis à
rechercher dans les autres journaux, à la
même date, une trace
quelconque d'un événement aussi
extraordinaire. Je ne trouvai
rien ; mais, à la date du lendemain, je
découvris une note de
l'agence officielle reproduite par toute la
presse : « *L'Époque* a
publié hier un filet relatif à l'exécution de
Desjardies. Nous
sommes autorisés à lui donner le plus formel
démenti.
L'exécuteur des hautes œuvres n'a pas eu à
se déranger et les
bois de justice n'ont pas bougé du hangar où
ils sont remisés.

On pourrait trouver l'origine d'une aussi invraisemblable histoire dans l'erreur commise par un officier de la préfecture de police qui, ayant compris que l'exécution devait avoir lieu cette nuit-là, a mis inutilement en branle tout le service d'ordre. »

Le même jour, *L'Époque* faisait amende honorable : « Nous avons été trompés hier par un de nos jeunes rédacteurs dont nous nous sommes, du reste, immédiatement séparés. Un haut fonctionnaire de la préfecture est venu nous donner toutes les explications désirables relatives à l'erreur qui a mis en mouvement tout le service d'ordre ordinaire des exécutions. »

Il arriva que la note de l'agence officielle et la rectification de *l'Époque* ne parvinrent point à me convaincre. Je leur trouvais une allure louche, inquiétante.

Pour qui connaît un peu les mœurs combatives de la presse, il était permis de s'étonner de la facilité avec laquelle *l'Époque* endossait le démenti officiel, sans prendre à partie la préfecture de police, qui, cependant, avec son malheureux service d'ordre commandé à tort, était gravement coupable.

Enfin, la parfaite sérénité avec laquelle
la presse tout
entière enregistrerait l'erreur de la préfecture,
dans une
circonstance pareille, me troubla à un point
que je ne saurais

- 7 -

dire. Et les deux lettres rouges trouvées sur
la porte de la
prison : R. C. ? Personne n'en parlait.
Personne ne les
expliquait. Personne ne les démentait.
Pouvait-on croire
qu'elles fussent l'œuvre d'un mauvais
plaisant ? Je ne le pensais
point. Une mauvaise plaisanterie a toujours
l'air de vouloir dire
quelque chose ; mais que voulait dire : R. C.
sur la porte de la
prison des condamnés à mort ?

Je flairai là un rare mystère et n'eus de
cesse que je n'eusse
retrouvé le « jeune rédacteur » si
délibérément mis à la porte de
l'Époque, ainsi que l'officier de la préfecture
qui, prétendait-on,
s'était si grossièrement trompé.

Ils vivent encore l'un et l'autre et tous
deux furent le point
de départ d'une enquête qui dura plusieurs
années et au bout de
laquelle je vous apporte ce roman, dont on ne
pourra justement
apprécier les péripéties les plus inquiétantes
qu'en se rappelant

que certaines figures qui le traversent ne
sont point tout à fait
inconnues des lecteurs et que certains
événements qui s'y
mêlent ont déjà eu du retentissement dans le
monde.

La réalité s'est montrée, surtout
depuis un demi-siècle, si
prodigieusement jalouse de la chimère qu'il
n'y a plus rien à
inventer ici-bas, même pour un romancier.

PREMIÈRE PARTIE

LA PUISSANCE DES

TÉNÈBRES

- 9 -

I

QUELQUE CHOSE BRILLE DANS LA NUIT

Est-il rien de plus morne, de plus
angoissant, de plus triste,
de plus désespéré que ce coin de Paris qui
entoure la place de la
Roquette ? C'est en vain que sur
l'emplacement de la vieille
prison, récemment démolie, on s'est
empressé d'élever de vastes
maisons de rapport, l'aspect général reste
lugubre, grâce à cette
autre prison de l'autre côté de la place, où
l'on a enfermé
l'enfance : Prison des jeunes détenus !
À l'époque qui nous occupe, la Grande-
Roquette élevait
depuis de nombreuses années déjà ses murs
nus en face de la
Petite. Quand, parfois, la porte de la Petite
s'entrouvrait pour

laisser sortir quelque adolescent, tout pâle
encore d'avoir
enseveli là quelques mois précieux de sa
jeunesse, la première
chose qu'il voyait était la porte de la Grande,
sinistre comme si
on l'eût dressée sur le seuil de son propre
avenir.

L'une et l'autre n'étaient séparées que
par quelques pierres,
piédestal de l'échafaud. Si le jeune homme
détournait les yeux
de ce sombre spectacle et si son regard
montait vers la gauche, il
apercevait une autre porte, la porte d'un
cimetière : le Père-
Lachaise. Alors il fuyait à droite et descendait
hâtivement vers la
vie, vers la liberté, vers Paris, par cette partie
de la rue de la
Roquette qui rejoint la place Voltaire, que l'on
appelait alors la
place du Prince-Eugène.

C'est précisément à cet endroit que
nous allons transporter
le lecteur, par une nuit de décembre 186...,
exactement le 13 à
quatre heures du matin.

- 10 -

Cette voie, si lugubre le jour avec ses
maisons basses
badigeonnées de rouge sang de bœuf ou de
jaune sale, de
couleurs ternes et passées, ses boutiques
noires où l'enseigne

indique en lettres blanches la marchandise
mortuaire : « Fleurs
et couronnes, perles, fournitures en tous
genres », ses « chands
de vin » où, sur le zinc, une clientèle
débraillée, fournie par le
vagabondage spécial, s'empoisonne de
compagnie avec des filles
en cheveux, cette voie devenait quelquefois
gaie la nuit.

C'est qu'alors une populace, venue de
tous les bas-fonds de
la capitale, remontait vers la place de la
Roquette, dans l'espoir
d'assister au spectacle toujours alléchant
d'une tête qui tombe.

Quelques minutes après quatre heures,
alors que tout
semblait reposer dans le quartier, de
nombreux agents
survinrent soudain, dans le plus profond
silence. Les chefs
s'entretenaient entre eux, et les ordres
étaient donnés à voix
basse. Presque aussitôt la troupe arriva ; elle
n'avait jamais été
aussi nombreuse.

L'occupation de la place de la Roquette
par la troupe se fit
avec le même mystère. De forts pelotons de
fantassins, placés au
travers de la rue de la Roquette, en haut, du
côté du Père-
Lachaise, en bas, du côté de la place du
Prince-Eugène, ainsi

qu'au coin de la prison, de la rue Gerbier, de la rue Merlin et de la rue de la Folie-Regnault, isolaient entièrement le quadrilatère au centre duquel la société se disposait à tuer un homme.

Jamais on n'avait vu un pareil service d'ordre. Une fenêtre, au coin de la rue de la Folie-Regnault et de la rue de la Roquette, à côté d'un établissement de vins dénommé « À la Renaissance du bon coin », s'étant ouverte, un homme, dont il était impossible de voir la figure, non point seulement à cause de l'obscurité, mais encore par suite de la façon dont il tenait les larges bords de son chapeau de feutre noir rabattus sur les yeux, se détacha d'un petit groupe d'officiers, alla sous la fenêtre, dit

- 11

-

quelques mots d'une voix sourde et la fenêtre se referma. Cet homme, habillé d'une lourde pèlerine dont le col était relevé haut sur les oreilles, revint au groupe d'officiers et, entraînant l'un d'eux, lui dit :

- Faites mettre la baïonnette au canon, vous devez vous attendre à tout... Dans tous les cas, vous serez averti ; j'ai des

agents placés en sentinelles partout... J'en ai plein le Père-Lachaise...

Puis l'homme s'en fut vers les gendarmes à cheval, dont la petite troupe débouchait mystérieusement sur la place par le coin de la rue de la Vacquerie et de la Grande-Roquette, du côté du chemin de ronde, où furent fusillés depuis les otages de la Commune. Il parlementa avec l'officier qui commandait le détachement. Les gendarmes vinrent tout de suite se grouper devant la porte de la prison. L'homme redescendit alors du côté de la place du Prince-Eugène.

Toutefois, la rue de la Roquette restait déserte, uniquement occupée par les agents et les soldats. Mais voilà que, vers cinq heures, plusieurs voitures arrivèrent coup sur coup, et une demi-douzaine de personnages, hommes enveloppés de lourdes pelisses, femmes emmitouflées d'épaisses fourrures, en descendirent.

Ils se dirigeaient, après avoir parlementé quelques secondes avec les agents, vers une porte basse qui s'ouvrait dans la façade lézardée d'une des plus vieilles maisons de la rue. Ils

frappaient d'une certaine manière à la porte,
qui s'ouvrait et se
refermait aussitôt.

Non loin de cette porte, placée pour ne
pas être vue et pour
tout voir, l'ombre à la pèlerine considérait
attentivement les
allées et venues des nouveaux arrivants.

- 12

-

Elle était là, immobile depuis plus
d'une demi-heure,
quand elle s'avança tout à coup vers un
homme, une silhouette
grande et forte qui descendait d'un fiacre.
L'ombre toucha les
bords de son chapeau et dit :

- Laissez-moi entrer avec vous,
monsieur... Ce sera plus
prudent.

- Non, Dixmer... Il vaut mieux que vous
restiez dehors...
Mais si dans une heure je ne suis pas sorti,
envahissez la
bicoque.

Et l'homme qui venait de descendre de
voiture frappa à la
porte deux coups d'abord, trois coups
ensuite.

Quand la porte se fut refermée sur lui,
il se trouva dans une
obscurité profonde. Une voix lui demanda :

- Que voulez-vous ?

- R. C.

Quant à l'ombre qui était restée
dehors, elle remonta vers

la place de la Roquette. Une petite lueur
falote attira son
attention du côté de la Grande-Roquette.
C'était le couteau du
bourreau qui brillait déjà, en haut de son
châssis.

- 13

-

I
I

DEUX GENTILSHOMMES SOUPAIENT

Sur la place, la besogne de M. de Paris
et de ses aides avait
été faite comme toujours,
consciencieusement,
méticuleusement, sans hâte. Du reste,
l'instrument de justice
demande à être traité avec tranquillité,
monté, agencé par des
mains habiles et sans fièvre, tel un
instrument d'horlogerie. Le
temps n'est plus où l'on tuait légalement les
gens « à la va
comme je te pousse ». Le bourreau moderne
n'est pas
seulement un horloger, c'est encore un
architecte. Il a son

niveau d'eau et son fil à plomb.

Il est environ cinq heures et demie
quand nous retrouvons
l'homme à la pèlerine, sans doute un officier
de police
divisionnaire, qui semblait prendre toutes
dispositions dans la
crainte d'un événement redoutable, quand
nous le retrouvons
au coin de la rue de la Roquette, non loin de
l'établissement de
vins déjà signalé : *À la Renaissance du bon
coin.*

On se rappelle que près de là une
fenêtre s'était ouverte,
puis refermée sur les injonctions du
représentant de la police.
Celui-ci est de nouveau sous cette fenêtre qui
s'est rouverte. Une
silhouette d'homme est apparue là-haut, s'est
penchée, a semblé
examiner ce qui se passait dans la rue, a fait
un signe à la
pèlerine, arrêtée sur le trottoir. Puis plus rien
à la fenêtre ; mais
en bas, une porte s'ouvre que quelqu'un
referme
soigneusement, quelqu'un qui porte un
paquet sous le bras.
L'officier de police n'a pas bougé, mais il
demande sans tourner
la tête :

- 14

-

- C'est toi, Cassecou ?

L'autre, toujours penché sur sa serrure

:

- Dixmer ?

- Ne prononce pas mon nom, répond

Dixmer, toujours

dans la même position. Tu sais où ça va se passer ?

- Au *Lapin qui fume*.

- Tout est paré ?

- Tout !...

Et l'homme frappa sur son paquet.

- Qui est-ce qui marche ?

- Le Vautour lui-même.

- Parfait. Tu diras au Vautour que tout est prêt pour agir

du côté de la rue de la Vacquerie, si c'est nécessaire. J'ai là les

cent de Montrouge dans un chantier de bois.

Il doit comprendre

combien il serait préférable, *surtout pour moi qui dirige le*

service d'ordre, que tout se passe en silence !

- Oh ! le Vautour y compte bien.

- Adieu !

Laissons Dixmer vaquer «

consciencieusement » à sa

besogne de haute police pour revenir à

Cassecou. Celui-ci, son

paquet sous le bras, s'était enfoncé dans la

nuit de la rue de la

Folie-Regnault ; il n'avait pas marché cinq

minutes qu'une

ombre se détacha d'une encoignure sur le

trottoir d'en face, elle

s'avança sur Cassecou. Quand elle fut à portée de la vue, elle dit :

- R. C.

Cassecou répondit :

- Panthéon.

L'ombre rejoignit Cassecou qui demanda :

- Tu les as vus passer ?

- Oui, à l'instant... Ils ont dû faire un grand détour,

prendre par derrière la Petite-Roquette et revenir sur leurs pas ;

ils ont dépassé le *Lapin qui fume* et remonté le passage de la

Folie-Regnault. Ils sont entrés au *Lapin qui fume* par derrière.

- Le Vautour ?

- Je l'ai vu passer ; il est entré directement, lui, par la rue,

avec Patte d'oie.

- Qui y est encore entré ?

- Une douzaine qui doivent être de la « combinaise », mais

je ne les ai pas reconnus... peut-être des « titis », peut-être des

« lions », pour sûr pas des « chasseurs noirs », je les connais

tous, et ils étaient obligés de passer sous la lueur du réverbère.

- C'est bien, retourne à ta place. Si les flics arrivent,

t'émeus pas, mais siffle dès que t'en verras.

C'est tout, merci.

L'ombre retourna à son poste et

Cassecou continua son

chemin sur le trottoir. Il n'avait pas fait vingt-cinq mètres qu'il s'arrêtait devant la porte aux vitres illuminées du cabaret du

- 16

-

Lapin qui fume. Un lapin rouge, confortablement assis sur ses pattes de derrière et goûtant les délices d'une longue pipe, avait été découpé dans un morceau de zinc qui se balançait sous l'action du vent. La bise était âpre, le froid dur, dans cette nuit de décembre, un de ces froids « noirs » qui précèdent souvent la tombée des neiges. Cassecou entra, nonchalant, la cigarette baveuse aux lèvres, sans curiosité, traînant ses grandes jambes désarticulées jusqu'au comptoir de zinc, ne regardant personne, semblant ne s'intéresser en aucune façon à l'étrange clientèle qui emplissait cette première salle dans laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Dans le moment, nous suivrons le coup

d'œil lancé par Cassecou à la porte vitrée qui faisait communiquer la salle commune avec une autre petite pièce dans laquelle nous allons entrer.

Là, deux gentilshommes soupaient...

En vérité, rien dans

leurs manières ne révélait qu'ils dussent descendre d'une haute race, mais la correction de leur tenue, le soin qu'ils avaient pris pour venir souper au *Lapin qui fume*, d'endosser un vêtement d'une élégance aussi sévère que celle du complet redingote, attestaient hautement qu'ils appartenaient à une classe de la société supérieure à la moyenne.

L'un d'eux était long et maigre, cependant que l'autre paraissait singulièrement trapu. Le maigre avait noué sa serviette blanche sur sa redingote noire, car c'était un homme d'ordre et qui n'aimait point les taches. Il avait conservé son chapeau haute-forme sur sa tête. Il trempa son pain dans la sauce et dit au trapu :

- Faites excuse, monsieur Prosper, mais je croyais qu'il se faisait plus que vous me dites : dans les douze mille au moins, mal an, bon an.

- Oh ! Je ne dis pas !... Dans les bonnes années... mais il n'y a plus de bonnes années... Certainement, autrefois, quand

- 17

-

on voyageait, avec ses frais il pouvait même aller jusqu'à dix-